Document généré le 3 juil. 2025 01:43

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

La présence s'éclaire, l'ombre reste
La part d'ombre de Pierre Bertrand

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 237, été 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/64089ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2011). Compte rendu de [La présence s'éclaire, l'ombre reste / *La part d'ombre* de Pierre Bertrand]. *Spirale*, (237), 16–17.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La présence s'éclaire, l'ombre reste

PAR PIERRE-ALEXANDRE FRADET

LA PART D'OMBRE de Pierre Bertrand

Liber, 156 p.

La langue de Pierre Bertrand n'a rien d'empesé ni rien de pontifiant : souple, agile et évolutive, elle interdit au lecteur d'achopper. Au lieu d'être l'indice d'une incapacité à pénétrer les surfaces et à atteindre le réel dans ses moindres détours, cette souplesse veut d'abord rendre possible un certain tête-à-tête. Tête-à-tête entre un auteur hospitalier et un lecteur réceptif, communion d'échange entre un philosophe qui souhaite « *sortir de [s]oi-même* » et un destinataire qu'il s'agit de « *rejoindre dans [son] for intérieur* ». Sans renoncer aux thèmes qui innervaient déjà *L'intime et le prochain, Paroles de l'intériorité, Le défi de vivre* et *Pourquoi créer ?*, Pierre Bertrand s'est récemment lancé à la quête de la part d'ombre, « *c'est-à-dire [la] part d'altérité qui résiste à l'humain* ». Son entreprise s'est du même coup étendue à l'ontologie et à l'épistémologie.

Comment l'auteur a-t-il procédé pour traquer ici son objet, sibyllin de part en part, inaccessible à souhait ? En prenant toujours garde de ne pas lui retirer ce qu'il comporte d'énigmatique, en évitant de trahir, par souci de fidélité au réel, sa nature nébuleuse et sa dérobade constante. Cela va plutôt de soi : la perspective de Bertrand fait indirectement écho à plus d'une démarche philosophique. À la pensée nietzschéenne, d'abord, qui reconnaît volontiers que la réalité est chaotique et déborde le concept ; à celle de phénoménologues (Heidegger, Levinas, Marion, etc.), ensuite, pour qui le sujet fait irruption dans le monde sans avoir le contrôle sur cette irruption même ; à la pensée de Gadamer et des « philosophes de l'événement », enfin, qui jugent que la vérité ne se réduit pas à la science méthodique mais peut se comprendre comme un « jeu » auquel l'homme participe, « *emporté dans une réalité "qui le dépasse"* » (Jean Grondin, *L'herméneutique*, PUF, 2006).

CONCEPTS RIGIDES, CONCEPTS SOUPLES

L'ouvrage de Pierre Bertrand présente un intérêt tout particulier par rapport à ceux de ses prédécesseurs : il cherche à mettre en évidence la part d'ombre en serrant de près *les circonstances concrètes, voire quotidiennes, dans lesquelles elle se révèle.* Tour à tour ou simultanément, l'auteur se penche ainsi sur le présent, le pardon, la famille et la relation amoureuse, l'autobiographie, la vieillesse, le silence et la solitude : « *le présent ne se saisit pas, mais s'auto-étreint. Il se sent, s'éprouve, se goûte, s'expérimente sans distance. Il ne peut donc faire l'objet d'un savoir. [...] Le présent comme tel échappe, introduisant ainsi l'inconnu au cœur même de la réalité ou de la vie. Pouvons-nous vivre au présent ? Dans la mesure où nous le faisons, nous expérimentons une espèce d'intemporalité. Cette dernière non plus ne se laisse pas saisir, si ce n'est sous la figure déformée du temps. La biographie, à savoir la vie qui s'écrit d'elle-même avant toute tentative extérieure d'en laisser des traces, est donc finalement de l'ordre de l'indicible.* »

Présent, inconnu, réalité, vie, autant de termes courants employés par Bertrand et qui pourraient laisser croire que le philosophe échoue à surplomber les lieux communs. Pourtant, détrompons-nous vite : le génie de l'auteur est précisément de limiter l'usage de termes techniques en vue de faire advenir l'être concret. Qu'il parle du présent, expérimenté par le sujet mais échappant au concept, ou qu'il aborde tout autre thème, plaisir, illusion, jugement, vide, Bertrand cherchera dans tous les cas à mouler sa langue sur son objet. D'une part, il adhérera au niveau de simplicité requis pour éviter de travestir le quotidien ; d'autre part, il infléchira ses termes en un sens tout juste assez parent de leur signification initiale pour en justifier l'usage, et tout juste assez étranger pour se garder des trivialités[1]. Bref, à la langue technique et rigide qu'ont employée jadis certains phénoménologues (comme Husserl) afin d'atteindre le vécu, le philosophe préférera un style plus souple, plus fluide, une forme qui n'est pas sans rappeler celle d'un célèbre spiritualiste. « *Bergson ne livre sa pensée au public qu'au moment où sa précision lui permet de trouver une expression adéquate,* explique Henri Gouhier. *[...] [F]idèle à la tradition de Descartes, de Pascal, de Rousseau, il emprunte à "la langue de tout le monde" : il laisse donc mûrir ses idées jusqu'en ce point où elles dessinent elles-mêmes leur forme "dans un assemblage ingénieux des mots usuels"* » (Henri Gouhier, « Introduction », dans *Œuvres,* édition du centenaire, Henri Bergson, PUF, 1959).

L'ÉTANT OBOMBRÉ

Par-delà ses soins formels et son approche par l'usuel, *La part d'ombre* possède un important leitmotiv. Ce dernier se révèle de façon plus ou moins explicite dans un chapitre sur l'ère technologique. Résumé en quelques mots, il implique un partage entre l'*étant présent* et l'*étant obombré* : alors que le premier offre une prise à la raison et se laisse réduire à des lois, le second reste à jamais fuyant, secret, cachottier, il se refuse à toute conquête. « *Il n'y a pas de doute qu'un véritable univers technologique soit créé,* assure Bertrand, *mais celui-ci n'annule pas l'univers déjà existant dont il provient. Le mystère de ce qui est demeure intact* ». Là se dévoile alors le geste qu'il importe de perpétuer d'après l'auteur : à rebours de l'idéal cartésien de distinction et de clarté, nourrir l'inévitable énigme, alimenter le mystère encore et encore, ce qui ne suppose pas qu'on doive effectuer un saut naïf dans l'antiscience et se cabrer contre la raison.

Que dire maintenant du genre et du ton qu'adopte Pierre Bertrand pour promouvoir son geste ? Qu'il est résolument autobiographique, souvent intimiste, mais jamais porteur d'une vérité égoïque ou privée. On dénombre assez peu d'équivalents québécois d'un ouvrage du même type, essai de qualité qui confine à l'autobiographie. Certains le rapprocheront peut-être du très personnel *Journal dénoué* de Fernand Ouellette. Ils auront raison. Néanmoins, le rapprochement n'ira pas sans soulever des difficultés ni présenter des limites, Pierre Bertrand se montrant moins axé que Ouellette sur le religieux et n'ayant pas « *foi en une vie après la mort* », au contraire du poète. À ceux qui se sentiront rebutés par l'aspect intimiste de *La part d'ombre* — l'auteur souligne sans ambages l'alcoolisme de son père, la situation de victime de sa mère et la profonde amitié qu'il a entretenue avec son grand-père —, il faudra rétorquer par ailleurs qu'ils méjugent de l'œuvre.

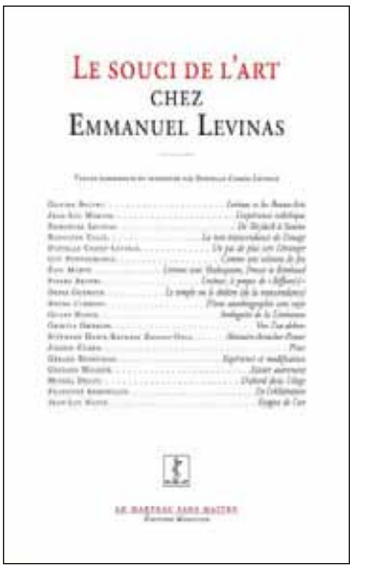
Car Pierre Bertrand ne s'égare pas ni ne divague lorsqu'il puise dans son vécu pour exprimer ce qui résiste à la maîtrise, ce qui se dévoile autant dans l'ordre abstrait que dans l'ordre concret, l'altérité, l'étrangeté. « *Avec ses moyens propres, la philosophie peut, tout autant que la poésie, être une célébration du concret, c'est-à-dire de chaque instant. [...] La philosophie met l'abstrait au service du réel ou du vivant. Il est difficile de parler de ce dernier puisque les paroles se rapportent souvent à des images ou à des idées se trouvant à distance de la réalité ou de la vie. Même la poésie, qui cherche à saisir ou à célébrer l'instant, n'apparaît pas toujours concrète, et son expression semble souvent alambiquée. Cela tient à la difficulté même de dire l'immédiat ou la vie. On ne peut y parvenir que par un détour.* » S'il est malaisé, voire impossible, d'atteindre l'être dans son immédiateté, l'œuvre de Pierre Bertrand ne capitule pas d'entrée de jeu, elle s'efforce d'y aboutir, coûte que coûte, en courant un certain risque. Quel est donc ce danger ? Celui de sembler offrir, par un langage dépouillé, une écriture en demi-teinte et le recours à des termes employés aujourd'hui en des sens vagues et multiples (altérité, ombre, énigme, mystère...), un autre des trop nombreux ouvrages à étiqueter « pop'philo »[2]. Tâchons toutefois de mettre à bas cette idée en rappelant la clarté d'expression de *La part d'ombre* ainsi que la nature de l'objectif, commensurable avec sa forme, qui y préside : rendre compte de ce qui résiste à l'emprise humaine, ici, maintenant, dans le monde vulgaire et quotidien. La présence s'éclaire, l'ombre reste, et le brouillard dans lequel se tient encore une bonne partie de l'œuvre de Bertrand, malheureusement trop méconnue, devrait en hâte être dissipé.

1. Le mot « ombre », notons-le, est en ce sens exemplaire, car Bertrand l'utilise en traduisant l'idée courante de noirceur et d'opacité, mais aussi en en faisant, ce qui est moins commun, un objet de discours qui se défile devant le savoir.
2. Mentionnons que le terme de « pop'philosophie » a été utilisé, en un sens distinct de celui (plus péjoratif) que nous employons ici, par Gilles Deleuze lui-même.

ESSAI

Autrement qu'art

PAR GINETTE MICHAUD



LE SOUCI DE L'ART CHEZ EMMANUEL LEVINAS

Textes rassemblés et présentés par Danielle Cohen-Levinas
Houilles, Éditions Manucius, « Le marteau sans maître », 283 p.

Cet ouvrage collectif, qui réunit les *Actes* du colloque « Levinas et les arts » (qui eut lieu à Paris, les 16 et 17 novembre 2006), est consacré à une question souvent laissée un peu dans l'ombre dans l'œuvre d'Emmanuel Levinas, peut-être en raison du fait que ses essais sur l'art ou la littérature sont repris dans des recueils portant aussi sur d'autres aspects de son travail philosophique ou, au contraire, publiés comme des essais un peu à part, confidentiels,